

—Non ! non ! s'écriait-elle, vous m'arracherez la vie, mais je ne vous livrerai pas mon enfant. Je suis sa mère, et votre empereur ne lui est rien ! C'est à moi de l'élever comme je l'ai mis au monde et nourri de mon lait. N'est-ce pas, mon cher petit, que tu ne veux pas quitter ta mère ? La quitter ! Il en mourrait, ce pauvre innocent. Oh ! mes chers Messieurs, je vous en conjure et j'embrasse vos genoux. laissez-moi, laissez-moi mon enfant !

Et la malheureuse mère, à deux genoux sur le carreau, les mains jointes, les yeux ruisselans et la figure bouleversée, demeurait ainsi dans l'attitude de la prière et du désespoir. Son jeune enfant, effrayé et pleurant, s'efforçait de se cacher dans ses bras.

—Allons, Madame, il faut en finir ; donnez-nous cet enfant, dit l'officier de police pour brusquer une scène qui le déconcertait.

Et il se mit en devoir de l'arracher à sa mère ; celle-ci d'abord lutta avec une inconcevable énergie pour repousser l'odieux ravisseur ; mais le voyant secondé par plusieurs autres agens et exténuée de ses propres efforts.

—Attendez ! attendez ! dit-elle en se dégageant avec un geste terrible, que je lui fasse mes adieux.

Eperdue alors et furieuse jusqu'au délire, elle presse, elle étroit son enfant de ses bras convulsifs jusqu'à ce qu'il demeure sans couleur et sans vie : et le jetant aux pieds des Russes épouvantés.

—Bourreaux ! leur dit-elle d'une voix farouche, emportez-le maintenant si vous voulez !

Un cri d'horreur s'échappe de toutes les bouches, et chacun reste immobile devant cet affreux spectacle. Mais la pauvre mère, comme si elle revenait à elle et qu'elle rencontrât par hasard le corps inanimé de son fils se précipite sur le cadavre, le prend dans ses bras, le réchauffe contre son cœur, et, avec d'interminables sanglots, s'écrie :

—Mon enfant ! pauvre enfant ! ils m'ont tué mon enfant !

Revenus de leur stupeur, les officiers de police entraînent alors cette infortunée, qui mourut quelques jours après dans un hôpital en répétant sans cesse : mon enfant ! ils ont tué mon pauvre enfant !

Raphaël avait hâte de se dérober à de tels spectacles, qu'il n'eût pu soutenir longtemps sans se trahir : d'ailleurs, vivement inquiet du sort de son aïeule, il voulait savoir ce qu'elle était devenue au milieu de cette désolation universelle. Il se mit donc en route malgré la rigueur de la saison, et après une journée de marche il arriva vers la fin du jour, à une demi-lieue de ses domaines. Il consigna son traîneau pour deux ou trois jours dans une hôtellerie au bas de la route, en disant que ses affaires l'appelaient dans l'intérieur du p.ys, et il partit seul et à pied. Il arriva aux dernières lueurs du crépuscule devant l'avenue du château de son aïeule. La grille était ouverte ; il entre en tremblant, car il croit remarquer partout des traces de dévastation. Des débris magnifiques et violemment abattus lui barrent le passage ; l'herbe croît dans les allées : aucun bruit dans les cours, pas de lumière dans les appartements : il se hasarde à appeler : personne ne répond, pas même les voix toujours vigilantes de ses chiens aux aguets ; il approche du château : vide et ouvert il parcourt successivement et à tâtons tous les étages. Les meubles brisés ou souillés jonchent les parquets ; des lambeaux de tenture pendent aux fenêtres ; des monceaux de paille remplissent les salons de réception, dont les cheminées sont couvertes de poteries, de marmites sales et rompues, et de tout le grossier attirail d'une caserne improvisée.

—Oh ! les Russes par ici, se dit Raphaël dans un profond abattement ; mais qu'ont-ils fait de ma pauvre mère, et ont-ils su respecter sa noble vieillesse, ces barbares ?

Il redescend dans la cour et se dirige vers une ferme voisine dont les habitants ont toujours été très-attachés à sa famille et auprès desquels il espère obtenir les renseignements qu'il désire et qu'il appréhende tout à la fois de recevoir. La nuit est venue : il frappe à la porte de la rustique maison : le fermier vient lui ouvrir.

—Pouvez-vous abriter un voyageur pour la nuit ? demande Raphaël.

—Entrez, Monsieur, répond le paysan, c'est le froid seul qui nous fait fermer notre porte : elle est d'habitude toujours ouverte pour tous ceux qui ont besoin d'un souper et d'un gîte.

Raphaël entre sans se faire reconnaître, et s'assoit devant un grand feu où la maîtresse du logis prépare le souper. Le fermier se place à l'autre coin du foyer et attend tranquillement les questions de son hôte.

—Je croyais, dit Raphaël en déguisant sa voix, que le château était habité : je comptais, en passant, m'y arrêter pour quelques affaires. Pourriez-vous me dire ce qu'est devenue la vénérable dame qui y faisait sa résidence ?

La physionomie du paysan se rembrunit aussitôt, comme si l'on venait d'aborder un sujet pour lui pénible et douloureux.

—Notre bonne maîtresse, répondit d'un voix émue, est allée dans un monde meilleur, recevoir la récompense de ses grandes vertus.

—Quoi, morte ! s'écria Raphaël.

—Oui, morte ! et pas de vieillesse, encore !

—Mon Dieu ! que lui est-il donc arrivé ? reprit Raphaël d'un air consterné.

—Si vous avez connu cette noble dame, reprit le paysan, vous savez quel était son courage. Or, les Russes ayant envahi son château, elle voulut protester contre leurs violences et demander de quel droit on s'emparait ainsi de sa demeure. Parce que, lui dit-on, le Gouvernement veut punir la rébellion de votre petit-fils, qui est en ce moment poursuivi comme un traître : la courageuse dame répondit aussitôt que c'était elle qui avait élevé son petit-fils et qu'elle ne lui avait inspiré que des sentiments dignes d'un gentilhomme polonais. Ces mots attirèrent sur elle toute la fureur des Russes, qui, après l'avoir livrée au knout, la jetèrent mourante hors de sa propre demeure. Elle rendit le dernier soupir sur la route même, dans les bras de ses gens, qui lui cherchaient un asile.

—Quelle révoltante atrocité, s'écria Raphaël d'une voix frémissante : ne pas respecter même les cheveux blancs de la vieillesse.

—Ni cheveux blancs, ni cheveux blonds : ils ne font grâce à personne. Croiriez-vous, Monsieur, qu'il y a environ trois mois que nous avons vu passer ici un seigneur voisin, le comte Bialewski, que l'on conduisait avec sa fille dans leur infernale Sibérie : Eh bien, la jeune comtesse, créature plutôt du ciel que de la terre, avait subi publiquement, à Varsovie, le supplice du knout : ils avaient eu le courage de déchirer à coups de fouet ses membres délicats : Concevez-vous une pareille infamie ?

Les paroles expirèrent sur les lèvres indignées de Raphaël, et des larmes qu'il contenait avec peine depuis un moment, jaillirent violemment de ses yeux. Le fermier, surpris d'une si vive émotion fixait sur lui ses regards étonnés.

—Mon ami, reprit Raphaël en sortant de son accablement, j'ai connu tous ceux dont vous me parlez, ils furent et ils sont encore mes meilleurs amis, ne soyez donc pas surpris de ma douleur et de mes larmes. Il est du reste inutile que je vous dise mon nom, il ne pourrait que vous compromettre si j'étais moi-même découvert.

Il fit alors répéter à ce loyal serviteur de sa famille tout ce qu'il avait appris sur le sort de *Mosa* et de son père, mais il ne put recueillir que des détails grossis par la rumeur publique et qui navrèrent son cœur.

(A continuer.)

EXERCICES LITTÉRAIRES DE COLLÈGES.

COLLÈGE DE ST. HYACINTHE.

Les exercices littéraires du collège de St. Hyacinthe auront lieu le 20 et le 21 du courant, en quatre séances. Les séances du matin commenceront à 8 heures, et celles de l'après-midi à 1½ heure. On distribuera des billets d'admission, avec la même restriction que les années précédentes.

La rentrée des classes aura lieu le 13 de septembre.

JOS. LAROCQUE, PRÉ. S.

St. Hyacinthe, 9 juillet 1847.

COLLÈGE DE L'ASSOMPTION.

L'examen public du collège de l'Assomption aura lieu le 27 et 28 du courant, en quatre séances. Les exercices commenceront à huit heures du matin et à une de l'après dîner. Les parents des enfans et les amis de l'éducation y sont spécialement invités. Les vacances commenceront immédiatement après la dernière séance.

J. B. DUPUY, PRÉ. S.

L'Assomption, le 12 juillet 1847.

UN INSTITUTEUR serait prêt à prendre une situation. S'adresser à l'Evêché de Montréal.—9 juillet.

M. ROMUALD TRUDEAU, APOTHIKAIRE, a transporté son établissement au numéro 106 au numéro 111 au coin des rues St. Paul et St. Jean-Baptiste. Montréal, 20 mai 1847.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

M. E. R. FARRÉ, libraire.	Montréal.
D. MARTINEAU, prêtre, vicaire.	Québec.
F. PILOTE, prêtre, Directeur du Collège.	St. Anne.
VAL GUILLET.	Trois-Rivières.
PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÉTRE, ÉDITEUR.	
IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET J. CHAPLEAU IMPRIMEURS.	